NOTICE

Sur M. Et. L. Geoffroy, Docteur-régent et Professeur de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, etc.

Près de trois siècles d'exercice non interrompu de la médecine, ou de ses diverses branches, ont répandu sur la famille de M. Geoffroy un lustre d'autant plus mérité, que plusieurs membres de cette famille ont acquis par leurs ouvrages de véritables droits à la reconnoissance publique.

Quatre d'entr'eux furent nommés échevins de la ville de Paris, titres que nous ne rapportons que parce qu'ils sont la preuve d'une probité intacte, qui a toujours été exigée pour l'exercice de ces fonctions.

Et. L. Geoffroy, docteur-régent, et professenr de l'ancienne faculté de médecine de Paris, membre de la société botanique de Florence, de la société de Stockholm, correspondant de l'Institut de France, etc., naquit à Paris, le 2 octobre 1725. Il perdit, à l'âge de cinq ans, son père Etienne F. Geoffroy, deux fois doyen de la faculté de médecine de Paris, professeur de médecine au Collége de France, de chimie et de botanique au Jardin royal des plantes, membre de l'académie des sciences et de la société royale de Londres,

connu par un *Traité de matière médicale*, par sa table des rapports et affinités chimiques, et par nombre de mémoires insérés dans la collection de l'académie.

Une partie des avantages qu'il perdoit par la mort de son père, fut compensée par les soins intelligens de sa mère, femme d'un véritable mérite, qui, d'après les conseils du célèbre Rollin, le meilleur guide pour l'éducation de la jeunesse, mit son fils au collége de Beauvais, sous la surveillance du savant Coffin. Elle lui donna pour précepteur M. Person, depuis docteur en médecine de la faculté de Paris, et ne crut, après l'éducation de son fils, pouvoir mieux reconnoître les soins de l'instituteur qu'en lui donnant une de ses filles en mariage.

Le jeune Geoffroy parcourut rapidement, et avec les succès les plus brillans, le temps de ses études : étant en rhétorique, il soutint le grand exercice pour la distribution des prix, et en remporta quatre, n'ayant alors que quinze ans. Dès sa philosophie il se voua à la médecine, et profita de ses momens de vacance pour s'occuper des principes de chimie et de botanique.

Bientôt il se fit inscrire aux écoles de médecine, et retrouva son ancien camarade de classe, le célèbre Lorry. Entraînés tous les deux par l'amour de leur profession, ils suivirent ensemble les cours d'anatomie

de Ferrein, les leçons de chimie de Rouelle, les démonstrations de botanique de Bernard de Jussieu, les leçons de médecine pratique d'Astruc, et tinrent des conférences de médecine avec d'autres jeunes gens. Compagnons d'études, confrères de licence, reçus docteurs en même temps, émules de travaux, rivaux sans jalousie, et toujours amis, ils se dédièrent mutuellement plusieurs de leurs ouvrages, et surent répandre l'un sur l'autre, pendant tout le cours de leur vie, ce charme qu'on ne retrouve que dans la plus sincère amitié. La mort prématurée de Lorry, à l'âge de cinquante-sept ans, en 1783, enleva à Geoffroy le confident de ses pensées. Il avoit perdu son ami, il crut avoir perdu le bonheur; il le retrouva dans sa famille.

En entrant en licence, en 1746, M. Geoffroy prit pour sujet de sa première thèse un point sur lequel les opinions sont partagées. C'est la manière dont le fœtus se nourrit dans le ventre de sa mère. Il chercha à accorder leurs divers sentimens dans sa dissertation qui a pour titre: *An pro diversis a conceptu temporibus, varia nutritionis fœtûs via?*

M. Geoffroy, reçu docteur en 1748, avant de s'adonner à la pratique de sa profession, continua ses conférences avec Lorry, s'occupa du travail du cabinet, suivit les hôpitaux pendant plusieurs années. Ce fut alors qu'il trouva dans M. Bourdelin, médecin

distingué, et ancien ami de son père, les sages conseils qu'un jeune médecin ne sauroit trop priser. Visites fréquentes au lit des malades, observations de cas rares, remarques sur l'action des médicamens, tels furent les secours qu'il reçut d'un praticien ancien et instruit Le maître fut payé par la reconnoissance de l'élève; mais bientôt il le fut plus encore par les succès qu'il lui vit obtenir.

L'anatomie comparée, l'étude de l'histoire naturelle faisoient les délassemens de M. Geoffroy. C'est dans ses premières années qu'il réunit nombre d'observations sur les caractères et les manœuvres des insectes, observations qui lui servirent à établir une nouvelle méthode de classification entomologique basée sur celle de Linné, mais qui n'a été publiée que longtemps après, en 1762, en deux vol. in-4°., sur les instances que fit à l'auteur le célèbre Bernard de Jussieu. Linné recommandoit la lecture de cet ouvrage à ses élèves; le public a suivi ses conseils.

Peu après, il donna un petit traité des coquilles terrestres et aquatiques indigènes, classées non par la forme des coquilles, mais d'après le caractère des animaux, méthode suivie par Adanson pour les coquilles du Sénégal, et qu'il seroit à désirer que l'on rendît générale pour toutes les coquilles maritimes. Dans le même temps, M. Geoffroy présenta à l'académie des sciences des mémoires sur l'organe de l'ouïe

de l'homme, des reptiles et des poissons, qui depuis, en 1778, ont été imprimés en un volume in-8°. La construction de l'oreille des reptiles y est détaillée plus exactement qu'elle ne l'avoit encore été. Casserius avoit déjà connu un des osselets de l'oreille des poissons qui porte son nom; Klein avoit aperçu les deux autres: mais en 1753, date de ce dernier mémoire, personne n'avoit connoissance de leurs canaux demi-circulaires, au nombre de trois dans la plupart des poissons, et de deux seulement dans quelques-uns. Ce n'est que quatorze ou quinze ans après que MM. Camper et Vicq-d'Azyr, en parlant de l'anatomie des poissons, dans le sixième et septième volume des mémoires des savans étrangers de l'académie, ont donné quelque chose sur l'organe de l'ouïe des poissons, qui, quoique moins détaillé, se rapporte en plusieurs points aux découvertes de M. Geoffroy. L'académie accueillit si bien ces mémoires, qu'à la première place qui vaqua quelque temps après, l'auteur, quoique fort jeune, fut présenté en second, avec assurance de l'être en premier lorsqu'une autre place viendroit à vaquer. Mais un an après, une nouvelle vacance étant survenue, M. Geoffroy, dont la pratique de la médecine s'étoit considérablement accrue, ne voulut point se présenter, malgré les sollicitations de la plupart des académiciens. Il craignit que les travaux académiques ne nuisissent aux occupations essentielles de sa profession, et qu'il ne pût remplir convenable-

ment ces deux objets. Il préféra renoncer à une place honorable qui sembloit affectée à sa famille, et que son père, son oncle, et un de ses plus proches parens, avoient occupée avec distinction.

C'est par ce même motif que, peu de temps après, il n'accepta pas la survivance que M. Astruc voulut lui faire avoir de sa place de professeur de médecine au Collége royal de France. M. Astruc avoit succédé, dans cette place, au père de M. Geoffroy; et ce savant, après l'avoir remplie pendant plus de vingt ans avec célébrité, désiroit la faire revenir au fils de son prédécesseur, auquel il avoit donné lui-même le bonnet de docteur, et qui le révéroit comme son maître. M. Geoffroy, malgré la reconnoissance qu'il en a toujours conservée, n'osa accepter une place qui pouvoit lui procurer une réputation brillante, mais qui l'auroit dérangé de son assiduité auprès des malades, au service desquels il s'étoit dévoué tout entier. Autant l'ami que le médecin de ses malades, il voyoit également et le pauvre et le riche; il avoit fixé chaque jour des heures où il donnoit des consultations gratuites; et ces heures étoient celles qu'il ne donnoit point à la société dont il auroit pu partager les plaisirs. Jamais on ne le voyoit aux spectacles, jamais il ne dînoit hors de chez lui. C'est à cette vie réglée, mais remplie de travaux, qu'il dut, quoiqu'avec une santé foible et délicate, de prolonger ses jours presqu'au-delà du terme fixé par la nature.

Telle fut sa manière de vivre pendant près de cinquante ans à Paris; et cependant il trouva encore du temps pour composer un poëme latin sur l'*Hygiène*, ou l'art de conserver la santé, qu'il fit paroître en 1771. Cet ouvrage, remarquable par la bonté des préceptes, par la pureté de la latinité, et que l'on peut mettre au rang des meilleurs poëmes latins modernes, il le composa dans sa voiture, dans les momens où il ne pouvoit plus lire, vu l'obscurité de la nuit.

Né sans ambition, heureux dans son intérieur, jouissant d'une fortune honnête, M. Geoffroy menoit une vie tranquille, lorsque vinrent les orages de la révolution. Arrêté quelques instans, mis ensuite en surveillance, il dut aux soins qu'il avoit toujours rendus à la classe indigente, et qu'il lui prodiguoit encore, de n'être pas victime de l'anarchie. Séparé de ses amis, de la plupart de ceux qui lui avoient donné leur confiance, il quitta, dès qu'il le put, sa patrie, celle de ses ancêtres, et se réfugia près de Soissons, chez un ancien ami qui lui offrit un asyle. C'est là qu'il mit la dernière main à un ouvrage étendu et écrit en latin, contenant la description, le pronostic, et le traitement des maladies, appuyant ses observations, fruit d'une longue pratique, des citations des passages d'Hippocrate, de Galien et de Celse. Son fils, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, se propose de publier un jour cet ouvrage, en y faisant les changemens que peuvent nécessiter les progrès de la science.

Un an après, M. Geoffroy choisit pour sa retraite une ferme près de Soissons, qu'il avoit achetée des débris de sa fortune. Ce fut alors que l'institut crut devoir se l'associer comme correspondant. Bientôt il fut connu dans sa solitude : consulté par tous les malades d'alentour, par les chirurgiens et officiers de santé des communes environnantes, il sentit combien il pourroit être utile à ces derniers, en publiant un manuel abrégé de médecine pratique. C'est ce qu'il exécuta en 1800 : cet ouvrage contient une simple description des symptômes caractéristiques de chaque maladie, le pronostic, et une méthode peu dispendieuse de traitement. M. Damhy, préfet du département de l'Aisne, le nomma ensuite membre du jury médical, le chargea de l'examen des pharmacies, et l'engagea à dresser la statistique médicale d'une partie du département, invitation à laquelle il répondit en donnant un mémoire fort détaillé sur cet objet.

Enfin, nommé maire de sa commune, il n'eut qu'un seul but toute sa vie, celui de faire le bien. Après avoir toujours mis en pratique les préceptes qu'il avoit recommandés dans son poëme sur l'*Hygiène*, il a fini sa carrière à Chartreuse, lieu de sa retraite, le 11 août 1810, à l'âge de près de quatre-vingt-cinq ans. Les sciences ont perdu en lui un de leurs amis les plus zélés, et l'humanité un de ses bienfaiteurs.